

Petite fantaisie historique d'une documentaliste d'après les très sérieuses données de deux éminents spécialistes :

Monsieur CHAMBOREDON, professeur agrégé d'Histoire en Classes Préparatoires aux Grandes Ecoles

Monsieur Pascal TRARIEUX, attaché de conservation au patrimoine du Musée des Beaux-arts Cité Foucauld .

1686-1816 Aux temps de l'Hôpital général et de l'Hospice d'humanité

Par ces temps si âpres où soufflaient bise, famine et épidémies, que devenaient-ils les miséreux ? Par bonheur, Louis XIV avait décidé, par l'édit du 14 juin 1662, autant par souci de contrôle que par désir de se ménager un Versailles post-mortem l'ouverture des Hôpitaux Généraux devant pallier le terrible abandon des pauvres du temps et ce, dans chaque ville. Quelques attermoissements administratifs après, par une lettre adressée le 17 août 1686, l'intendant Lamoignon de Basville adouba l'évêque Jacques Séguier pour qu'il en pourvoie Nîmes sous la houlette des jésuites GUIVARRE et CHAURAND. Les malades et les enfants abandonnés en furent les premiers bénéficiaires, vite rejoints par ceux qui « sans feu ni lieu » erraient de par la ville. Celles qui n'avaient que leurs charmes éphémères pour subsister rallièrent l'abri sous le nom de « filles débauchées » et enfin, les « insensés » pimentèrent de leurs diverses fantaisies les rangs. Dès 1743, les Sœurs du Refuge le bien-nommé régèrent aussi énergiquement que charitablement tout ce petit monde bigarré avant que les Sœurs de Nevers ne prennent le relais dans les mêmes dispositions d'esprit. « Ton pain gagnera à la sueur de ton front » mis en application d'une preste façon, tout ce petit monde travaillait autour de l'industrie du coton et tournait façon PME suivant une distribution des tâches en rapport avec la forme des travailleurs : les femmes dévidant la soie et filant la bourre, les enfants soit à la filature des cocons de soie ou de ses débris en vue de la filoseille et les moins gaillardes et gaillards à l'épluchage des débris du cocon appelé frison.

Côté pierres, c'est à la fin du XVII siècle que vont de démener deux architectes de renom afin que cet hôpital puisse voir le jour : Gabriel DARDAILHON fils et Jacques CUBIZOL fils. Ils vont utiliser les existants comme il se dit de nos jours, tout en établissant un devis qui conduira à l'achèvement de la première tranche des travaux en 1713-1714, de la seconde en 1745-1746. Dans les fameux « existants », celui d'un hôpital des pauvres attesté dès la fin du XVI, mais aussi beaucoup de tradition orale et d'imagerie médiévale comme les vestiges d'un Hôpital Saint-Jacques qui aurait été une étape de repos pèlerins en route vers Compostelle ainsi que ceux de deux auberges : « Le logis de Montpellier » et celui au joli nom emblématique de « la coquille ».

Passent le temps et le vent de l'Histoire. Et quand c'est celui de la Révolution, il ne fait pas semblant. Il souffla donc fort sur les cornettes des vaillantes sœurs qui, quittant leurs habits ecclésiastiques, n'en restent pas moins au gouvernail. L'Hôpital devient alors Hospice d'Humanité en 1796. Celui-ci, « formé de constructions juxtaposées sans ordre » catalyse vite l'ire de la

Municipalité attachée à l'embellissement de la Ville. Aussi fait-on pression sur Napoléon lui-même qui finit par signer le décret de Schönbrunn le 5 août 1810 autorisant la réfection de la façade.

Charles DURAND, architecte de la Ville à l'époque impériale, entre en scène alors et imprime sa signature sur l'ordonnance des bâtiments en construisant dans l'axe de l'entrée une chapelle à éclairage zénithal, partageant en deux une cour centrale où court une colonnade d'ordre ionique. Quant à la façade, vingt-neuf arcades en rez-de-chaussée font écho aux arènes toutes proches et donnent abri pendant la première moitié du XIXème à des boutiques donnant sur rue.

Le sculpteur Alexis Poitevin (1764-1816) voulut témoigner du passé caritatif des lieux en fixant sur la façade monumentale néoclassique la frise délicate des métopes, scénettes sculptées évoquant les soins donnés aux pauvres par les maternelles sœurs, les essentiels des travaux des champs comme la vigne et la moisson, le pain et le vin mais aussi, concession aux goûts de l'époque, des thèmes mythologiques. Il adjoignit deux statues - la Bienfaisance et le Charité-, de par et d'autre de l'entrée principale, en souvenir de l'esprit qui avait animé les lieux.

1874-1879 Quand la Culture supplanta la Charité...

1823, l'heure des premiers musées et la ville de Nîmes, ne voulant pas rater le coche, décide d'entreposer ses premières collections et les quelques tableaux de maîtres qu'elle possède à l'intérieur de la Maison Carrée jusqu'au jour où **Robert Gower, un mécène anglais**, se prenant d'affection pour la ville, décide un legs prestigieux de quelques quatre cent objets et tableaux. C'est la goutte en trop qui nous vient de la Manche ; la municipalité lorgne avidement sur les locaux désormais désaffectés de l'hôpital Saint-Antoine et il est donc décidé, dès 1874, de consacrer ces espaces à l'extension du Musée.

Un musée lapidaire en rez-de-chaussée, une bibliothèque publique à l'étage, un musée de peinture pour enfin caser le legs Gower, l'ensemble complété par une Ecole de dessin et un Conservatoire de Musique, c'est déjà une vision prémonitoire de ce que seront plus tardivement les centres culturels. **La décision est entérinée par le conseil municipal le 3 juin 1876 et les architectes André Auméras et Merlot se mettent à l'œuvre**, donnent dans l'apparat et le raffinement pour justifier le nom quelque peu superfétatoire de Palais des Arts dont on baptise l'ensemble architectural qui mettra quatre ans à s'achever. « Les colonnes et pilastres en pierre de Chaumérac » le disputent aux « sculptures en ronde bosse sur pierre de Lens pour les chapiteaux et bases moulurées » et c'est sans compter sur « la pierre roussette de Beaucaire » qui s'invite dans ce menu goulu et sans les inscriptions sur marbre des portes d'entrée des musées.

Deux ans se passent ainsi : on visite, on emprunte, on lit, on joue, on dessine, on se repose sur les divans tendus de velours rouge mais, on l'aura compris, rien ne dure sous le soleil. Quand Le triomphe des Républicains en 1879 entraîna la révocation du maire Alphonse Blanchard, légitimiste, remplacé par Ali Margarot, que Jules Ferry vint d'instaurer la gratuité de l'enseignement en 1881 puis ensuite la proclamation de l'école laïque et obligatoire dans la foulée, on n'est pas loin de s'énerver de voir des tableaux fort à l'aise se prélasser dans de spacieux volumes cependant que des écoliers de plus en plus nombreux s'entassaient comme sardines en boîte dans l'ancienne et vétuste école des Jésuites .

1881 à... Daudet immortel? De l'affectation en établissement d'enseignement à nos jours...

Décision est donc prise : l'année 1881, les garçons dans un premier temps démocratiseront le luxueux palais des Arts .Et il en falloir de l'ingéniosité aux architectes Lucien Feuchères et Randon de Grolier pour implanter les salles de classe un peu austères de ce temps. Les galeries Gower resserviront en tant que bibliothèque et que chapelle puisqu'alors les trois religions catholique, protestante et juive coexistent paisiblement disposent chacune de leurs lieux de culte respectifs. Miracle : sous les voûtes, on parvient à caser l'autel et le mobilier cultuel jusqu'à ce que 1905 divorçant l'Eglise et l'Etat, la petite chapelle pourpre ne perde son pieux silence pour le crépitement des machines à écrire d'une Salle de dactylographie. Dans la Salle de fêtes toute proche, de sages élèves ceindront les lauriers de l'excellence aux distributions des prix ; d'autres dans la salle lapidaire du bas transformée en parloir se feront prestement morigéner par des professeurs courroucés sous l'œil parental. Bref, rien ne se perd, tout se transforme. Malgré les habitudes qui s'enracinent, le lieu continue de s'appeler indifféremment Ecole de garçons jusqu'en 1966, date à laquelle on songe à lui octroyer la parrainage de l'écrivain talentueux Alphonse Daudet .S'il naquit à Nîmes, fut répétiteur à Alès, c'est à Paris que cet écrivain se souvint du Midi dans les Chroniques provençales de l'Evènement dont sont issues les fameuses Lettres de mon Moulin, aussi ne pourra-t-on échapper aux clichés qu'en laissant à son ami Zola le soin de présenter l'homme : « Le charme de M. Alphonse Daudet, ce charme profond qui lui a valu une si haute place dans notre littérature contemporaine, vient de la saveur originale qu'il donne au moindre bout de phrase. Il ne peut conter un fait, présenter un personnage sans se mettre tout entier dans ce fait ou dans ce personnage, avec la vivacité de son ironie et la douceur de sa tendresse." [Emile Zola](#), Le Roman Expérimental, 1880

La baguette magique de l'éponymie-entendez par là : donner son nom à un lieu- étant passée par là, désormais des générations de nîmoises et nîmois pourront s'enorgueillir de dire : « J'ai été élève à Daudet.»

S.Crescence.